

Études littéraires africaines

La Littérature malgache. Lecce (It.), Alliance française, 2001, 188 p., (= Interculturel Francophonies, n° 1, juin-juillet 2001)

Marie-José Hoyet



Numéro 13, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041817ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041817ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hoyet, M.-J. (2002). Compte rendu de [*La Littérature malgache*. Lecce (It.), Alliance française, 2001, 188 p., (= Interculturel Francophonies, n° 1, juin-juillet 2001)]. *Études littéraires africaines*, (13), 90–92.
<https://doi.org/10.7202/1041817ar>

■ LA LITTÉRATURE MALGACHE. LECCE (IT.), ALLIANCE FRANÇAISE, 2001, 188 P., (= INTERCULTUREL FRANCOPHONIES, N°1, JUIN-JUILLET 2001)

Avec ce numéro thématique, entièrement rédigé en français, la revue Interculturel Francophonies, publiée par l'Alliance française de Lecce (Italie), rend hommage aux écrivains malgaches d'hier et d'aujourd'hui. L'intérêt de l'équipe de Lecce, dirigée par Andrea Cali, pour la littérature de l'Océan Indien et en particulier pour Madagascar, n'est pas nouveau et quelques textes avaient déjà été consacrés à la Grande Île dans les livraisons précédentes de cette revue fondée en 1997 (cf. notamment l'intéressante étude d'Antonella Colletta, "'Lucarne" di Raharimanana : la poetica della tensione", dans *Interculturel*, n°2, 1999, pp. 125-216).

Il s'agit ici d'un bel ensemble dominé d'une part par la problématique du silence, comme le fait remarquer dans son avant-propos Raharimanana qui a coordonné ce numéro, et placé, de l'autre, sous le double signe de la tradition et de l'innovation qui, s'il n'est pas original, permet de faire pratiquement le point sur la situation passée et actuelle. On pourra seulement regretter l'absence de l'un des membres de la triade malgache fondatrice, à savoir Flavien Ranaivo, à peine mentionné, alors que Rabearivelo et Rabemananjara ont eu droit chacun à deux solides contributions. Le volume s'ouvre sur un rapide "Panorama de la littérature malgache" de Jean-Louis Joubert, grand spécialiste de cette aire géographique, qui se limite à la production en langue française. Deux autres études d'ordre général s'attachent respectivement à "Histoire, littérature et société. Le silence malgache" (Danielle Nivo Galibert) et aux ferments poétiques qui caractérisent les nouvelles générations : "Cris et chuchotements de la poésie malgache d'expression française des années 80. Dire le monde autrement" (Liliane Ramaroso). Comme chacun sait, la littérature malgache d'expression française, née dans les années 1920, trouva immédiatement avec Rabearivelo, à la fois poète, narrateur, essayiste et traducteur, son expression la plus haute. Liliane Ramaroso, en étudiant "Les enjeux des noms de lieux dans la poésie malgache d'expression française", prend comme exemple le cas précis de Rabearivelo. Si cette lecture des toponymes qui établit des nuances selon que ces derniers "s'inscrivent dans le temps (rapport à l'Histoire) ou dans la durée (relation à la culture)" s'avère passionnante, le recours continu à une terminologie du "terroir" nous mène un peu abruptement à une conclusion qui fait en revanche de l'espace du texte, un "non lieu par excellence". Marie-Christine Rochmann ("*De L'Aube rouge à L'Interférence* : continuité et rupture") propose une grille d'interprétation de l'œuvre narrative qui met en évidence l'évolution importante accomplie d'un roman à l'autre. La notion de double appartenance, ou mieux, celle d'"entre-deux" qui se précise tout au long de cet essai, s'avère tout à fait pertinente pour l'appréhension d'un texte tel que *L'aube rouge* qui exalte partage et ouverture dans la relation avec l'Autre, alors que *L'interférence*, témoignant d'une

sorte de retour à la religion et aux valeurs traditionnelles, reflète une crispation identitaire qui requiert une tout autre approche.

Martine Mathieu-Job ("Du mythe héroïque à la légende merveilleuse : voyage dans l'œuvre de Jacques Rabemananjara") nous convie à parcourir avec elle l'itinéraire entier de l'écrivain depuis la Négritude et la parution en 1948 de ses premiers poèmes dans l'*Anthologie* de Senghor, aux côtés de ceux de Rabearivelo et de Ranaivo. Ce parcours extrêmement riche, non seulement en expériences littéraires mais également sur le plan humain et politique, fait de Rabemananjara, né en 1913 et Grand Prix de la Francophonie de l'Académie française en 1988, une figure encore aujourd'hui incontournable du corpus malgache contemporain. Opérant un recensement fructueux des figures et des outils stylistiques repérés d'œuvre en œuvre, et s'appuyant sur d'abondantes citations, Martine Mathieu-Job jette une lumière nouvelle sur la "constellation mythologique personnelle" du poète, essayiste et auteur de théâtre qui n'a livré qu'en 1995 sa première œuvre narrative : *Le Prince Razaka*. Il était en outre essentiel de s'efforcer de rendre justice à une œuvre, certes connue, mais quelque peu délaissée par la critique comme en témoignent les bibliographies sur le sujet, telles que celle - un peu trop sélective peut-être - qui clôt ce volume. C'est également sur une œuvre totalement négligée jusqu'à présent que Jean-Louis Joubert ("Esther Nirina, la voix du silence") concentre son attention. Réunie intégralement depuis peu en un volume intitulé *Rien que lune* (1999), préfacé par Edouard Maunick, l'œuvre d'Esther Nirina nous ouvre à la fois à une trajectoire existentielle d'exception et à une nouvelle dimension poétique. Romuald Fonkua, dans son intervention sur "Michèle Rakotoson : histoire, mémoire et écriture", s'attache à une autre figure féminine, qui nous fait réfléchir sur la place des femmes dans l'histoire de Madagascar, sujet qui tient à cœur à la romancière, auteur également de nouvelles et de pièces de théâtre, dont l'œuvre a parfois été interprétée de manière réductrice dans sa seule dimension ethnographique. Nous invitait à dépasser la notion de "malgachité", Romuald Fonkoua insiste sur les indéniables qualités poétiques de l'œuvre dans son ensemble et sur l'"écriture en écho" qui la caractérise. Liliane Ramaroso, dans l'article cité précédemment, nous rappelle qu'après le désenchantement des années 1970, commun à toute l'Afrique, mais qui fut de plus longue durée à Madagascar, les années 1980 marquent une date importante. Tentant de saisir la voix d'une génération, elle s'arrête en particulier sur certains auteurs comme les trop peu connus Jean-Claude Fota et David Jaomaronon qu'elle a présentés, entre autres, dans son *Anthologie de la littérature malgache d'expression française*, parue à L'Harmattan en 1994. Y figurent aussi en bonne place Esther Nirina et Jean-Luc Raharimanana auquel sont consacrées les deux dernières études. Celle de Jean-Claude Demeule ("Nour ou le tressage des mots"), franchement novatrice, a le mérite de rendre compte de la continuité d'un projet d'écriture qui part du théâtre et de la nouvelle pour aboutir au

roman *Nour 1947*, paru au Serpent à plumes en 2001. L'analyse du discours raharimananien dévoile une poétique complexe qui se joue précisément sur le jeu destructeur d'un tel discours qui fait de *Nour 1947* "à la fois un texte, une femme évoquée dans la rupture violente et une expérience esthétique". Une autre contribution, intitulée "Lucarne sur Belgrade", se présente comme une étude de réception dans laquelle Boris Lazic rappelle quelques-unes des relations littéraires entre l'Afrique et la Serbie, pour s'arrêter plus longuement sur la traduction de la nouvelle Massa, tirée du recueil *Lucarnes* de Raharimanana, dans laquelle un certain lectorat serbe semble s'être reconnu. Signalons au passage, à propos de la diffusion et de la réception de la littérature malgache en Europe, que les deux volumes de Raharimanana, *Lucarnes* et *Rêves sous le linceul*, traduits en Italie pratiquement dès leur sortie (*Lucernario* et *Sogni sotto il sudario*, trad. par Maurizio Ferrara, Ed. Lavoro, Rome, 2000 et 2001, accompagnés chacun d'une préface de Marie-José Hoyet), sont les deux toutes premières œuvres malgaches jamais parues en langue italienne. Et pour boucler la boucle, le volume se termine par un texte de l'écrivain Laurence Ink ("La découverte de l'ailleurs et la métamorphose de l'écrivain. L'exemple de Jean Paulhan") qui nous ramène au grand découvreur de la poésie malgache traditionnelle et à ses intuitions précieuses qui l'amènèrent lui aussi à se poser à sa manière la question du silence malgache, celui d'un "peuple qui a l'air de venir d'un autre monde".

■ Marie-José HOYET